

Études littéraires africaines

La savane vierge et sauvage dans les romans d'aventures écologiques pour enfants : l'imaginaire du paysage édénique au service d'une critique du colonialisme ?



Élodie Malanda

Number 39, 2015

Littératures africaines et paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033132ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033132ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malanda, É. (2015). La savane vierge et sauvage dans les romans d'aventures écologiques pour enfants : l'imaginaire du paysage édénique au service d'une critique du colonialisme ? *Études littéraires africaines*, (39), 67–78.
<https://doi.org/10.7202/1033132ar>

Article abstract

The topic of a wild and pristine African landscape is deeply engrained in the tradition of European literature. In the colonial era, the idea of an uninhabited and untamed savannah led to fantasies of conquest and domination. In today's children's and youth literature, the same representation of the African landscape can be found in novels depicting heroes who protect wildlife against human threats. This article shows how these children's novels use the topic of an Edenic Sub-Saharan landscape as a starting point for a hidden criticism of colonialism, and why this criticism remains, however, limited.

LA SAVANE VIERGE ET SAUVAGE DANS LES ROMANS D'AVENTURES ÉCOLOGIQUES POUR ENFANTS : L'IMAGINAIRE DU PAYSAGE ÉDÉNIQUE AU SERVICE D'UNE CRITIQUE DU COLONIALISME ?

RÉSUMÉ

Le *topos* du paysage subsaharien vierge et sauvage a été véhiculé par une longue tradition littéraire européenne. Alors qu'il a donné lieu à des fantasmes de conquête à l'époque coloniale, l'imaginaire d'un paysage africain originel est aujourd'hui repris dans la littérature de jeunesse, à travers les romans d'aventures qui mettent en scène des héros protégeant les animaux sauvages contre les menaces humaines. Dans cet article, il sera montré en quelle mesure le *topos* paysager de la nature africaine édénique sert, dans ces romans d'aventures écologiques, de point de départ à une critique indirecte du colonialisme, et en quelle mesure cette critique est limitée.

ABSTRACT

The topic of a wild and pristine African landscape is deeply engrained in the tradition of European literature. In the colonial era, the idea of an uninhabited and untamed savannah led to fantasies of conquest and domination. In today's children's and youth literature, the same representation of the African landscape can be found in novels depicting heroes who protect wildlife against human threats. This article shows how these children's novels use the topic of an Edenic Sub-Saharan landscape as a starting point for a hidden criticism of colonialism, and why this criticism remains, however, limited.

*

La nature sauvage et vierge est un *topos* du paysage subsaharien dans la littérature occidentale¹. Instauré par les premiers récits de voyage, et largement diffusé par les romans d'aventures africaines, on le retrouve dans la littérature de jeunesse contemporaine, et notamment dans ce que nous appellerons ici les « romans d'aventures écologiques ». Dans ces romans, le héros – un enfant européen – se rend dans un parc national ou une réserve naturelle

¹ LOFLIN (Christine), *African Horizons : the landscape of African Fiction*. Westport : Greenwood Press, coll. Contributions in Afro-American and African studies, 1998, X-123 p. ; p. 3.

en Afrique, généralement au Kenya, en Tanzanie ou en Afrique du Sud, où il s'engage dans des aventures périlleuses en luttant pour la préservation des animaux sauvages et de leurs milieux de vie.

À l'époque coloniale, l'imaginaire d'un paysage subsaharien indompté et originel permettait de justifier la conquête de terres jugées vides et inutilisées². Cinquante ans après les indépendances, on peut légitimement s'interroger sur la fonction idéologique de ce paysage dans les romans d'aventures écologiques. C'est ce que nous allons analyser à l'aide de trois séries de romans d'aventures écologiques des années 2000, adressés aux préadolescents : *Alerte Africa* de Lucy Daniels³, *Safari Nature* d'Elizabeth Laird⁴ et *Les Mystères de la girafe blanche* de Lauren St John⁵.

Nous montrerons ici que, dans ces trois séries, la critique écologique se fait sur la modalité d'une critique de la colonisation ; la sensibilisation à la protection environnementale va alors de pair avec une dénonciation implicite ou explicite de l'entreprise coloniale. Nous tenterons d'abord de montrer que, dans ces aventures écologiques, le rapport entre l'homme et la nature est présenté comme un rapport colonial. Ensuite, nous verrons de quelle manière ces romans passent d'une dénonciation de la destruction de la nature à une critique de l'entreprise coloniale des Européens en Afrique subsaharienne. En somme, la réserve animale et le parc national – espaces où la savane est préservée dans son état originel –

² PLUMWOOD (Val), « Decolonizing the Relationship with Nature », in ADAMS (William), MULLIGAN (Martin), dir., *Decolonizing nature. Strategies for Conservation in a Post-colonial Era*. London : Earthscan, 2003, XII-308 p. ; p. 51-78 ; p. 53.

³ DANIELS (Lucy), *Alerte Africa*. Trad. de l'anglais par Christine Bouchareine. Adapt. par Natacha Godeau. Paris : Pocket Jeunesse, coll. Pocket Junior, 2005, 6 tomes (2005-2006) ; titre original : *Safari Summer*. London : Hodder Children's books, 2003-2004. Dorénavant abrégé en *AA*.

⁴ LAIRD (Elizabeth), *Safari Nature*. Paris : Gallimard Jeunesse, 2000, 10 tomes (2000 à 2001) ; titre original : *Wild Things*. London : Macmillan Children's book, 1999-2000, 10 tomes. Dorénavant abrégé en *SN*.

⁵ ST JOHN (Lauren), *La Girafe blanche*. Paris : Gallimard Jeunesse, coll. Folio Junior, 2006, 217 p. ; titre original : *The White Giraffe*. London : Orion Children's books, 2006. Dorénavant abrégé en *GB*. La série, publiée sous le titre générique *Les Mystères de la girafe blanche*, comporte de nombreux autres volumes : *Le Chant des dauphins*. Paris : Gallimard Jeunesse, coll. Folio Junior, 2008, 304 p. (titre original : *The Dolphin Song*. London : Orion Children's Books, 2007) dorénavant abrégé en *CD* ; *Le Dernier Léopard*. Paris : Gallimard Jeunesse, coll. Folio Junior, 2009, 249 p. (titre original : *The Last Leopard*. London : Orion children's Books, 2008) dorénavant abrégé en *DL* ; *L'Éléphant du désert*. Paris : Gallimard Jeunesse, coll. Folio Junior, 2010, 259 p. (titre original : *The Elephant's Tale*. London : Orion Children's Books, 2009) dorénavant abrégé en *ED*.

peuvent alors être interprétés comme des chronotopes d'un temps précolonial idéal, alors même que, historiquement, les espaces de préservation sont des créations coloniales ⁶.

La savane, territoire des animaux sauvages

Dans ces romans d'aventures où prime l'action, les paysages, compris comme des espaces perçus par un sujet contemplateur ⁷, sont rares. La savane apparaît tout d'abord comme un lieu où les jeunes héros bravent les dangers et les interdits posés par les adultes. Les rares paysages qu'on trouve reprennent le *topos* d'une nature inhabitée et originelle, tel qu'il est véhiculé par la tradition européenne des écrits consacrés à l'Afrique subsaharienne ; ainsi : « le spectacle était saisissant. Il n'y avait pas âme qui vive. [...] Juliette n'avait jamais vu un paysage aussi sauvage, aussi désert » (*DL*, p. 53). Cette perception occidentale ⁸ du paysage inscrit les romans d'aventures écologiques dans la lignée des récits d'exploration et des romans d'aventures de l'époque coloniale, qui ont largement diffusé ce *topos*. Cependant, alors que, dans les récits d'exploration, il donne lieu à « un fantasme de pénétration dans les terres vierges » ⁹, le paysage vierge devient, dans les romans d'aventures écologiques, un argument-clé en faveur de la protection de la nature. En effet, le discours écologique de ces romans repose sur l'idée qu'il faut conserver la savane dans son état originel. La beauté du paysage relève alors en grande partie de l'absence de traces humaines : les héros de *Safari Nature* admirent ainsi « un petit monde parfait, un paysage vierge jamais touché par la main de l'homme » (*SN*, t. 4, p. 75).

Dans ces romans pour la jeunesse, la savane est avant tout représentée comme l'habitat des animaux sauvages. Dans *Les Mystères de la*

⁶ Les premières pratiques de conservation de la nature sont instaurées dans les colonies anglaises et hollandaises. Voir GROVE (Richard H.), *Green imperialism : Colonial Expansion, Tropical Islands Edens And the Origins of Environmentalism*. Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 1995, XIV-540 p., ill.

⁷ Voir COLLOT (Michel), « Points de vue sur la perception des paysages », in ROGER (Alain), dir., *La Théorie du paysage en France (1974-1994)*. Seyssel : Champ Vallon, coll. Pays/paysages, 1995, p. 210-233 ; p. 210.

⁸ G. Larroux rappelle que « l'espace en question n'est vierge que pour l'Européen. Pour l'indigène, cet espace fait bien sûr sens, ne serait-ce que parce qu'il a ses parties pourvues de noms » – LARROUX (Guy), « Explorer et décrire l'espace. À propos du récit de voyage en Afrique noire », in DULUCQ (Sophie), SOUBIAS (Pierre), dir., *L'Espace et ses représentations en Afrique subsaharienne. Approches pluridisciplinaires*. Paris : Karthala, 2004, p. 69-77 ; p. 71.

⁹ LARROUX (G.), « Explorer et décrire l'espace », *art. cit.*, p. 70.

girafe blanche, le paysage de la savane est ainsi défini par la présence des animaux :

[Juliette] vit une immense étendue d'arbres, d'arbustes poussiéreux et de hautes herbes qui se déployait sous un ciel bleu électrique. Une chaîne de montagnes aux tons mauves se dressait à l'horizon et un aigle noir tournoyait en cercles paresseux au-dessus de [sa] tête. [...]. Peu à peu elle vit les arbustes se transformer en peaux sombres et tendues, jusqu'au moment où elle identifia un troupeau d'une trentaine de buffles (*GB*, p. 41).

Dans cette composition, les animaux apparaissent comme des éléments constitutifs du paysage. C'est en cela que la présence de ces derniers dans la savane ne s'oppose en rien à l'imaginaire d'une nature déserte et inhabitée. Ici se dessine donc une claire séparation entre les animaux sauvages, qui font partie du paysage, et les êtres humains qui en sont exclus. Alors que la présence des animaux dans la savane est évidente et essentielle, celle des êtres humains est présentée comme une occupation territoriale illégitime.

L'homme colonisateur de la savane

Les humains sont déclarés *personae non gratae* dans la savane. Quand Jack, le héros d'*Alerte Africa*, apprend qu'un complexe touristique doit être ouvert aux abords de la réserve, il s'insurge :

La jungle, la brousse, la savane... on n'y fait pas bronzette !
Dès que plein d'animaux, présents depuis des millions d'années, sont obligés de vivre dans des réserves, à cause des hommes... On devrait leur fichier la paix ! (*AA*, t. 5, p. 66).

Dans ces romans d'aventures écologiques, la protection de la nature prend la forme d'une lutte territoriale opposant les habitants légitimes de la savane, les animaux sauvages, aux hommes, les intrus étrangers.

L'autochtonie devient alors un argument constitutif du plaidoyer en faveur des droits des animaux. Lorsque les trois héros de *Safari Nature* tentent d'éviter qu'un léopard rôdant dans leur quartier soit abattu, ils invoquent l'ancienneté d'installation : « Les léopards étaient là avant nous. Ils ont le droit de vivre en paix. Ce sont les hommes qui se sont installés sur leur territoire. Ce ne serait pas

juste de l'abattre »¹⁰. Dans *Alerte Africa*, la présence de l'homme dans la savane est comparée à celle du lantana – une plante néfaste d'Amérique du Sud introduite en Afrique par erreur – « qui envahi[t] les lieux avec des conséquences dramatiques sur la flore et donc la faune » (AA, t. 5, p. 64). L'autochtonie (qui constitue un argument essentiel dans les conflits de territoires¹¹) ainsi que la comparaison de l'homme avec le lantana (une plante étrangère)¹² font de la savane un territoire colonisé dont les animaux sont les habitants légitimes et dont l'être humain serait le colonisateur.

Le rapport colonial entre la nature et l'être humain se traduit par l'expansionnisme de ce dernier, mais également par la domination que l'homme impose à l'animal. Les romans d'aventures écologiques se rapprochent ici de la pensée des théoriciens de l'écologie postcoloniale, tels que Val Plumwood, qui qualifie de « colonial » le rapport de domination que les humains entretiennent avec la nature et l'animal¹³. Cette domination et cette exploitation de la nature par l'homme sont incarnées par les opposants aux héros : les braconniers, les trafiquants, les bûcherons, mais aussi par le réalisateur d'une fiction animale qui prive des lionceaux de leur liberté pour en faire les protagonistes de son film (AA, t. 1), ou par des scientifiques qui enferment les éléphants pour les soumettre à des expériences (ED). Dans la grande majorité de ces romans, les hommes qui menacent les animaux et détruisent leur espace de vie le font dans le but de s'enrichir. « Ces hommes [qui chassent les chimpanzés] ne cherchent pas à nourrir leurs familles, ce sont des chasseurs professionnels qui tuent pour en tirer profit » (AA, t. 2, p. 46), constate l'un des personnages de *Alerte Africa*. Or, « les motivations socio-économiques, généralement liées à la réalisation de profits »¹⁴ font, selon Reinhard, partie des motivations principales de la colonisation et du colonialisme.

Bien que l'expansionnisme, la domination et l'exploitation de la nature par l'homme ne suffisent pas à définir le phénomène histo-

¹⁰ LAIRD (Elizabeth), *Safari Nature*. Traduit de l'anglais par Pascale Houssin et Vanessa Rubio. Paris : Gallimard Jeunesse, 2005, 417 p. ; p. 121 ; ce volume réunit : *Sur la piste du léopard* ; *Au secours des loups d'Abyssinie* ; *Le Chimpanzé orphelin*.

¹¹ FERRO (Marc), dir., *Le Livre noir du colonialisme : XVI^e-XXI^e siècle. De l'extermination à la repentance*. Paris : Fayard, coll. Pluriel, 2010, 1119 p. ; p. 22.

¹² « Pour être colonialiste, une domination doit être ressentie comme étrangère » – REINHARD (Wolfgang), *Petite histoire du colonialisme*. Paris : Belin, 1997, 367 p. ; p. 9.

¹³ PLUMWOOD (V.), « Decolonizing the Relationship with Nature », *art. cit.*, p. 53.

¹⁴ REINHARD (W.), *Petite histoire du colonialisme*, *op. cit.*, p. 13.

rique complexe du colonialisme, on peut néanmoins établir un parallélisme net entre les rapports de l'homme avec la nature tels qu'ils apparaissent illustrés par les opposants des héros dans ces romans et les principes du colonialisme. Ainsi, dans les trois séries, la dénonciation de la destruction de la nature est liée à l'évocation de l'histoire coloniale.

De la colonisation de la nature au fait colonial européen

Les romans pour la jeunesse sur la colonisation de l'Afrique subsaharienne sont rares¹⁵ ; Viviana Quiñones affirme même qu'il s'agit là d'un sujet « tabou » dans la littérature de jeunesse¹⁶. Pourtant, dans ces romans d'aventures écologiques, le fait colonial européen est ponctuellement évoqué ; il transparait toujours à travers l'histoire de la savane et de sa destruction :

Durant des milliers d'années, la faune africaine jouissait d'une liberté totale. [...] Les premiers Européens à s'établir sur le continent ont joué un rôle déterminant dans le processus de déforestation. Les animaux ont vu leur territoire se réduire dans des proportions dramatiques, jusqu'à se retrouver contraints de vivre parqués dans des réserve (AA, t. 3, p. 40).

La colonisation est montrée comme une action ayant porté atteinte à la nature et aux animaux sauvages :

Il y a cinquante ans, tout était couvert de forêts ici, avant l'arrivée des Blancs. Ils ont abattu des arbres et construit des fermes. Ils organisaient de grandes chasses à l'éléphant et leurs amis venaient d'Europe, de l'argent plein les poches pour s'amuser à tuer les éléphants (SN, t. 3, p. 41).

Que ce soit lors de l'arrivée des premiers Européens ou dans les années 1950, la présence historique des Européens en Afrique est associée à la destruction et à la violence. Bien que le sort des hommes et des femmes ayant vécu dans l'espace colonisé ne soit pas abordé, le discours écologique critique l'entreprise coloniale européenne. La destruction de la savane devient alors synecdoque des blessures infligées au continent africain par la colonisation européenne. En montrant que cette occupation a des retombées

¹⁵ Pour la période 1990-2010, nous avons recensé trois romans pour la jeunesse parus en France ayant comme sujet principal la colonisation de l'Afrique subsaharienne.

¹⁶ QUIÑONES (Viviana), « Le roman et l'Afrique », *Takam Tikou*, n°10, 2010, p. 52-53 ; p. 52.

aujourd'hui – les animaux doivent vivre dans des réserves parce que la déforestation européenne a limité leur espace de vie –, ces romans montrent la colonisation comme un événement ayant durablement marqué le continent, et ne pouvant pas être relégué aux oubliettes d'un passé révolu.

Dans *Safari Nature* et *Les Mystères de la girafe blanche*, la grande majorité des trafiquants, braconniers et autres « méchants » sont d'ailleurs des Blancs. Parmi ces personnages blancs, se trouvent plusieurs *Afrikaners* – aux traits souvent caricaturaux – qui ne se contentent pas de tuer les animaux, mais qui regrettent aussi ouvertement le temps de l'apartheid. Alors que historiquement les *Afrikaners* ont été des pionniers de la préservation¹⁷, le personnage de l'*Afrikaner* raciste et braconnier est un topos dans les romans d'aventures écologiques pour la jeunesse¹⁸. Sa récurrence indique la volonté des auteurs de dénoncer aussi bien la violence contre les animaux que l'idéologie coloniale de la hiérarchie des « races ».

Le paysage de la savane sauvage et vierge, intimement lié à l'imaginaire colonial, sert donc dans les romans d'aventures écologiques de point de départ à une évocation et à une dénonciation timides du fait colonial européen et des rapports d'inégalité entre Afrique et Europe qui en ont découlé.

La destruction de la savane comme faute originelle

Alors que les coupables de la destruction de la savane sont clairement identifiés – premiers colons, trafiquants, chasseurs, etc. – la responsabilité de ces méfaits n'incombe pas uniquement à ces derniers, mais à toute l'humanité. « C'est l'humanité qui est responsable de la lente asphyxie des pachydermes » (AA, t. 3, p. 41), apprend-on dans *Alerte Africa*. La méfiance des animaux envers les êtres humains confirme que l'humanité entière est l'ennemie de l'animal : « le léopard était toujours prudent. La vie lui avait appris qu'on ne pouvait jamais faire entièrement confiance aux êtres humains » (DL, p. 249).

Les héros, qui pourtant protègent les animaux, ne sont pas exemptés de cette faute qui pèse sur l'humanité. Quand l'héroïne des *Mystères de la girafe blanche* se fait attaquer par le fauve qu'elle tente de sauver, elle décide de ne pas alerter ses camarades, de peur

¹⁷ Le parc national le plus important d'Afrique du Sud est d'ailleurs toujours nommé d'après le président *afrikaner* Paul Kruger.

¹⁸ On le retrouve p. ex. dans : FÉREY (Caryl), *L'Afrikaner de Gordon's Bay*. Paris : Syros, coll. Souris noire, 2010, 129 p. ; ou LE BORGNE (Loïc), *Le Sang des Lions*. Paris : Intervista, coll. 15-20, 2008, 340 p.

qu'ils abattent le léopard en tentant de la libérer. Elle exprime au contraire une profonde compréhension envers le fauve qui menace de la tuer : « Elle n'éprouvait aucune haine à l'égard du léopard. Elle jugeait qu'il avait mille raisons pour détester les êtres humains » (*DL*, p. 123). Ici l'attaque du fauve n'est pas présentée comme une réaction naturelle de prédateur, mais comme une punition méritée. En acceptant celle-ci, Juliette se déclare coupable. De même, quand le héros de *Alerte Africa* et sa mère, journaliste, trouvent un chimpanzé abattu par des braconniers, ils sont pris d'un sentiment de culpabilité :

« Oh non ! » s'écria la journaliste en comprenant que la petite femelle était morte. Elle posa le plat par terre et lui caressa la tête. « Je regrette que les miens t'aient infligé tant de souffrances », murmura-t-elle (*AA*, t. 5, p. 123-124).

En plaidant coupable au nom des siens pour un crime qu'elle-même n'a pas commis, la journaliste fait de ce massacre un geste collectif, dont elle se sent co-responsable. La destruction de la nature pèse comme une faute originelle sur une humanité coupable, et les héros se jugent fautifs pour leur simple appartenance à celle-ci.

Alors que la mise en péril de la nature est présentée comme une faute qui pèse sur l'humanité, l'engagement des héros en faveur des animaux et de la savane acquiert une dimension réparatrice. La réserve, qui assure aux animaux la paix et la sécurité dont les humains les privent, devient alors pour les héros engagés un espace de rédemption.

La réserve animale et le parc naturel comme espace de réparation

Dans les trois séries, la réserve animale et le parc naturel – espaces protégés dédiés à la préservation de la nature – jouent un rôle primordial dans l'engagement des héros qui affrontent les trafiquants et les braconniers au risque de leur vie. La chasse y étant interdite, les chasseurs qui s'y aventurent peuvent être punis ; inversement, ces deux formes apparentées de sanctuaires garantissent aux animaux menacés la protection dont ils ont besoin : « Une réserve est un peu comme une île, cernée par un océan d'êtres humains » (*AA*, t. 3, p. 40), explique un personnage d'*Alerte Africa*. Malgré les clôtures qui entourent ces espaces protégés, les animaux y sont libres et échappent à la domination par l'homme. L'un des héros de *Safari Nature* compare la réserve aux villages qui l'entourent :

À l'intérieur [de la réserve] de merveilleux animaux vagabondaient en toute liberté, l'air résonnait des chants d'oiseaux sauvages. [...] Ici à l'extérieur de la clôture les animaux vivaient sous le joug de l'homme ; les chiens, les vaches et les chèvres obéissaient au doigt et à l'œil aux humains et, de tous les oiseaux, c'était le cri strident du coq qu'on entendait le mieux (SN, t. 4, p. 87).

La réserve reproduit le paysage d'une savane vierge et immaculée, à l'abri de la présence humaine. Elle imite cet espace d'antan où les animaux pouvaient vivre librement. Bernard Lassus considère que tous les espaces protégés « supposent une idée de réversibilité [...], le sentiment qu'on peut revenir à un état préhumain, naturel »¹⁹. Or, compte tenu des liens qui associent la destruction de la savane à l'entreprise coloniale, on peut se demander si, dans ces trois séries, la réserve animale et le parc naturel ne supposent pas plus précisément le sentiment qu'on peut revenir à un temps précolonial. Alors que la colonisation a durablement altéré l'espace subsaharien, à travers la construction de routes et de mines²⁰, le combat des héros pour la préservation du paysage sauvage et originel peut être lu comme une tentative d'effacer les traces et les méfaits de la colonisation. La nostalgie d'un retour à un état préhumain, évoqué par Lassus, devient alors plus précisément celle d'un retour à un état précédant l'arrivée des Européens.

Or, présenter ces sanctuaires comme permettant un retour imaginaire à cet espace-temps précolonial relève du paradoxe. En effet, Ramutsindela rappelle que les parcs nationaux instaurés historiquement par les colonisateurs européens, étaient, en Afrique australe, des « espaces de domination et d'exclusion raciale ». Il juge alors que les sanctuaires ne peuvent pas être pensés indépendamment de l'expérience coloniale, puisqu'ils y sont intimement liés par leur histoire²¹. Cette histoire coloniale transparaît d'ailleurs dans *Les Mystères de la girafe blanche*, où la directrice du parc est une Sud-africaine blanche.

D'autre part, ces espaces où la nature est recréée selon le modèle d'un paysage « jamais touché de la main de l'homme » (SN, t. 4,

¹⁹ LASSUS (Bernard), « L'obligation de l'invention. Du paysage aux ambitions successives », in BERQUE (Augustin), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*. Paris : Champ Vallon, 1994, 122 p. ; p. 96.

²⁰ LOFLIN (C.), *African Horizons*, op. cit., p. 6.

²¹ RAMUTSINDELA (Maano), *Parks and People in Postcolonial Societies. Experience in Southern Africa*. Dordrecht / Boston / London : Kluwer Academic Publishers, 2004, 185 p. ; p. 8 ; nous traduisons.

p. 75) sont paradoxalement des institutions créées et gérées par des humains, et sont explicitement montrées comme telles dans les romans : le beau-père du héros d'*Alerte Africa* et la grand-mère de l'héroïne des *Mystères de la girafe blanche* sont directeurs de réserve, et l'oncle de l'une des héroïnes de *Safari Nature* travaille comme *ranger* dans le parc national. La réserve est même présentée comme une propriété privée, sur laquelle quelques individus ont des droits : quand apparaissent des bulldozers dans la réserve gérée par la grand-mère de Juliette, elle s'insurge : « Que fichez-vous sur mon terrain ? [...] Vous avez trois minutes pour quitter ma réserve ou j'appelle la police » (ED, p. 23).

Si la dimension institutionnelle des sanctuaires est mise en avant, alors même que ces espaces sont indissociables de l'imaginaire d'une nature exempte de toute intervention humaine, c'est parce que cette dimension permet de montrer une autre face de l'homme que celle du coupable. Ces espaces renferment la promesse d'un possible changement. Ainsi, dans *Alerte Africa*, des touristes sont sensibilisés à la protection environnementale dans la réserve. Les sanctuaires dans lesquels la nature est protégée par des hommes bons contre des hommes mauvais sont des espaces qui permettent aux héros de résister et de remédier aux torts infligés à la flore et à la faune par leurs congénères.

Or, à la lumière de la culpabilité ressentie par les héros pour leur appartenance à une humanité destructrice, la réserve animale et le parc peuvent être interprétés non seulement comme des espaces de résistance, mais comme de véritables espaces de réparation et de rédemption. Ils deviennent alors la matérialisation du désir d'innocence de ces héros, sur lesquels pèse la faute collective de la destruction de la savane par l'homme. On peut considérer que les espaces protégés, chronotopes de l'ère précoloniale, représentent, dans les romans d'aventures écologiques, la possibilité d'une absolution et d'un rachat.

*

Les paysages de la savane vierge et indomptée dans les romans d'aventures écologiques confirment la thèse de Christine Loflin selon laquelle « le paysage n'est pas, ne peut pas être, un espace apolitique »²². Ce *topos* paysager d'une nature sauvage et, en apparence, libre de toute trace humaine a jadis permis de justifier

²² LOFLIN (C.), *African Horizons*, op. cit., p. 4 ; nous traduisons.

l'invasion coloniale²³. Dans les romans d'aventures écologiques, il est aujourd'hui utilisé comme argument en faveur de la protection environnementale, et sert de point de départ à une critique implicite de l'entreprise coloniale européenne, dont les méfaits envers la nature sont dénoncés.

Alors que l'évolution de l'usage idéologique de ce paysage peut paraître paradoxale, elle s'inscrit en vérité dans l'imaginaire de l'espace exotique comme « lieu de l'initiation et de rachat »²⁴, que l'on trouve par exemple dans les romans romantiques²⁵ ou dans les romans d'auteurs comme Malraux, Saint-Exupéry ou Kessel²⁶. En effet, si l'imaginaire d'un paysage sauvage et originel a suscité un « exotisme impérial »²⁷ – c'est-à-dire des fantasmes de conquête de l'espace lointain –, il a également provoqué chez certains auteurs un « exotisme nostalgique »²⁸ donnant corps au rêve de fuir la société industrialisée pour rejoindre un bonheur primitif. On retrouve donc dans les romans d'aventures écologiques cette opposition entre une civilisation occidentale corrompue et aliénée et une nature idéalisée, que J.-M. Moura identifie comme « l'un des mythes des plus durables de l'exotisme littéraire »²⁹. Or, J.-M. Moura rappelle que « l'exotisme nostalgique » et « l'exotisme impérial » sont deux expressions d'un même imaginaire, et qu'il est « peut-être même [...] impossible de les séparer complètement »³⁰.

Alors qu'ils dénoncent des problèmes réels, les romans d'aventures écologiques sont ainsi traversés par de profonds paradoxes : l'irréductible séparation entre homme et nature, qui fonde la représentation de l'homme comme un colonisateur étranger dans la savane, relève ainsi de l'opposition entre « sauvagerie » et « civilisation » qui a fourni une justification « civilisatrice » au colonialisme européen. En inversant les valeurs accordées à ces deux pôles – la

²³ Voir GROVE (R.H.), *Green imperialism, op. cit.*, p. 5.

²⁴ QUEFFÉLEC (Lise), « La construction de l'espace exotique dans le roman d'aventures du XIX^e siècle », in BUISINE (Alain), DODILLE (Norbert), DUCHET (Claude), dir., *L'Exotisme. Actes du colloque de Saint Denis de la Réunion*. Saint-Denis : Université de la Réunion ; Paris : diff. Didier-Érudition, coll. Cahiers du CRLH-CIRAOI, n°5, 1988, 468 p. ; p. 353-364 ; p. 361.

²⁵ QUEFFÉLEC (L.), « La construction de l'espace exotique... », *art. cit.*, p. 361.

²⁶ STEINS (Martin), *Das Bild der Schwarzen in der europäischen Kolonialliteratur, 1870-1918. Ein Beitrag zur literarischen Imagologie*. Frankfurt a. M. : Thesen Verlag, 1972, 249 p. ; p. 132-135.

²⁷ Voir MOURA (Jean-Marc), *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*. Paris : Honoré Champion, 1998, 482 p. ; p. 268.

²⁸ MOURA (J.-M.), *La Littérature des lointains, op. cit.*, p. 268.

²⁹ MOURA (J.-M.), *Lire l'exotisme*. Paris : Dunod, 1992, 238 p. ; p. 49.

³⁰ MOURA (J.-M.), *La Littérature des lointains, op. cit.*, p. 269.

« civilisation », valeur fondamentale de la colonisation, étant maintenant répudiée au profit d'une « sauvagerie » idéalisée – les romans ne démantèlent en rien la vision du monde défendue par l'idéologie coloniale, dont ils dénoncent une partie des méfaits. Paradoxalement, l'idée de l'homme et de la nature comme antagonistes, défendue dans les romans d'aventures écologiques, naît d'une cosmovision occidentale³¹ et est parfois considérée comme la source de la destruction de la nature par l'homme : l'homme ne se considérant pas comme faisant partie intégrante de la nature, il la détruirait plus facilement³².

Les romans d'aventures écologiques, dénonçant la destruction de la nature sauvage et esquissant une critique du fait colonial, sont donc rattrapés par l'imaginaire d'une Afrique « sauvage » et « primitive » largement diffusé par les romans d'aventures de l'ère coloniale³³. Alors que Michel Collot rappelle qu'« on ne peut parler du paysage qu'à partir de sa perception »³⁴, celui de la savane vierge dans les romans d'aventures écologiques renvoie à un sujet pris entre la volonté de dénoncer les méfaits de l'impérialisme européen et le poids de l'imaginaire que celui-ci a durablement instauré.

■ Élodie MALANDA³⁵

³¹ RAMUTSINDELA (M.), *Parks and People in Postcolonial Societies*, *op. cit.*, p. 3.

³² RAMUTSINDELA (M.), *Parks and People in Postcolonial Societies*, *op. cit.*, p. 4.

³³ Voir SEILLAN (Jean-Marie), *Aux sources du roman colonial. 1863-1914. L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*. Paris : Karthala, 2006, 509 p.

³⁴ COLLOT (M.), « Points de vue sur la perception des paysages », *art. cit.*, p. 210.

³⁵ ED 120 / EA4400 « Écritures de la modernité », Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.